

# Caroline Delieutraz, élément potentiel de fictions

Texte — Stéphanie Vidal

Dès les prémisses de sa pratique artistique, Caroline Delieutraz<sup>1</sup> a su se servir des nouvelles technologies de la représentation pour dresser, par petites touches, le portrait du monde contemporain à partir de ses usualités. C'est en fouillant dans les apparences que revêt la banalité — les gestes qu'elle opère, les images qu'elle produit et recycle — que cette jeune artiste dépeint le monde connecté.

Par une après-midi du mois de mai, on retrouve l'artiste en haut de

la colline de Belleville. Elle présente STEREO VIEW, sa deuxième exposition personnelle à la Galerie 22,48m<sup>2</sup>. Caroline Delieutraz offre une visite commentée sur les pièces présentées faisant la part belle aux visages. Avec pudeur et humour, elle explique comment elle prend pour cible des petites choses pour atteindre des motifs qui nous englobent.



*Written in Flesh*  
Nom de domaine, programme, images trouvées  
writteninflesh.net  
2014

## Internet dans la peau

Pour *Written in Flesh*, l'une de ses plus récentes œuvres, Caroline Delieutraz a fouillé l'Internet à la recherche de lettres inscrites sur des épidermes anonymes, recomposant un alphabet. Sur son site-œuvre, un programme rassemble ces fragments d'écritures piochés dans des photographies postées et invite les visiteurs à écrire quelque chose d'« important ». Par défaut, Caroline Delieutraz nous propose le mot « Internet ». Peut-être est-ce pour se faire pardonner de n'avoir trouvé quiconque tatoué d'une arobase... En cherchant les évidences, Caroline Delieutraz collecte patiemment des indices qui renseignent sur le présent tant ils lui collent à la peau.

« Je me questionne sur les évidences, les objets qui se répètent sur Internet, les choses tellement familières que l'on ne s'interroge pas sur leur existence et qui nous laissent à penser qu'elles existent presque de fait. Les extraire de leur dispositif initial en les replaçant dans de nouveaux dispositifs est une manière de défaire ces évidences et de

mettre à jour les constructions ou fictions auxquelles elles appartiennent. »

Sympathiques et diffuses, ces évidences se calfeutrent dans l'ordinaire quand notre regard n'est exercé qu'à attendre le sensationnel ou sa notification. À les désirer impatiemment pour assouvir son insatiable besoin d'inattendu. En transformant des bouts de presque rien en œuvres plastiques, Caroline Delieutraz s'inscrit dans la lignée d'artistes pionniers comme Mark Lombardi ou Hans Haacke, qui ont su faire émerger des motifs informationnels échappant aux perceptions immédiates. Le premier a rassemblé méticuleusement des petites coupures de journaux traitant des grandes affaires politico-financières. Le deuxième a, entre autres, documenté des transactions immobilières frauduleuses. Si l'investigation menée par Caroline Delieutraz ne touche pas les hautes sphères du pouvoir, elle incite à nous questionner sur leur puissance. À prendre un temps d'arrêt pour observer les relations que nous entretenons avec elles. Leur résolution ne serait-elle pas de nous redéfinir ? À force de circuler ne nous feraient-elles pas tourner en rond ?



*Les Matrices*  
(une archéologie du web)  
www12.01, cire, 31,7 x 23,2 x 4,5 cm  
2012

## L'original et l'originaire

Dans l'immense champ du visuel — dont la surface ne cesse d'augmenter avec la multiplication des écrans — Caroline Delieutraz fait du quotidien une enquête personnelle. Sur le web et ses domaines, elle a trouvé un coin de prédilection :

« J'ai orienté ma pratique vers Internet parce que c'est à mon sens le lieu privilégié pour observer la récurrence d'un motif et l'ensemble des variations qui viennent à sa périphérie. Le web offre un champ libre pour l'observation et la ré-appropriation. »

Les arts numériques ont chamboulé le rapport que l'on entretenait jusque-là aux œuvres, questionnant aussi bien leur statut que celui de ceux qui les produisent. La ré-appropriation des images induit une ré-actualisation de l'original mais aussi de l'origine. Si les œuvres de Caroline Delieutraz s'emparent de motifs et de thématiques propres au web et à ses cultures, elle ne se cantonne pas à la réalisation d'œuvres en ligne. Lors de l'exposition « Les cascades de l'infraréal » qui s'est tenue en 2012 à la Galerie XPO, Caroline Delieutraz a exposé trois pièces issues d'une série intitulée *Les Matrices (Une archéologie du web)*. Matérialisant la production et la propagation des contenus sur Internet, ses œuvres prenaient la forme d'objets incarnant un symbole, une image ou un texte récurrents sur Internet. On pouvait y observer le moule en cire d'une main censée contenir toutes les mains qui naviguent, consultent et créent sur Internet. Il y a également un négatif d'une photographie représentant une voiture de police régulièrement utilisée en ligne pour illustrer des faits divers ou une plaque en cuivre sur laquelle sont gravées des informations concernant « La société 123 Machin Truc » provenant de la page générique « À propos » de la plateforme WordPress.

Olia Lialina — grande prêtresse du Net Art rencontrée pour le tout premier numéro de *Nichons-nous dans l'Internet* — a révélé et vulgarisé la possibilité d'une archéologie du web, dressant une

typologie de ses périodes et de son folklore. Le sous-titre de la pièce de Caroline Delieutraz, *Une archéologie du web*, invite également à la recherche d'origines. Avec le boom des réseaux sociaux, le flux des échanges s'est accéléré et l'établissement d'une traçabilité des images devient de plus complexe, se perdant dans l'explosion de leur diffusion. La gloire semble désormais revenir aux « trouveurs », les dénicheurs de perles qui n'ont jamais autant revendiqué leur posture.

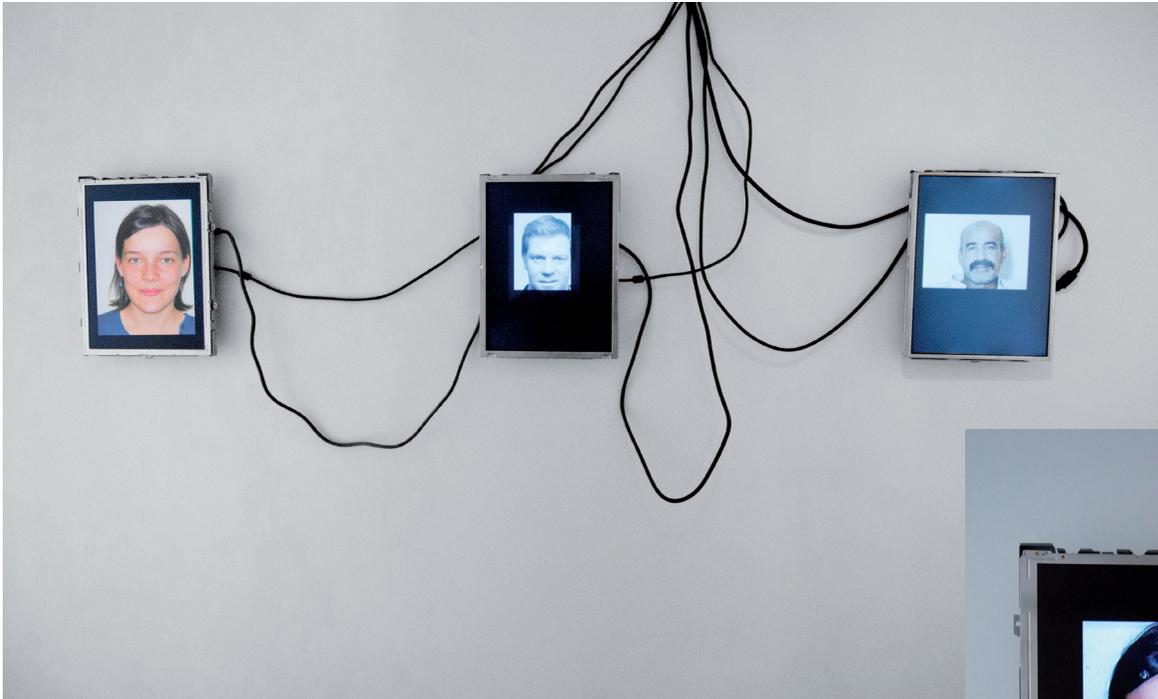
## Prisonnier d'une image

Si les images circulent plus vite que jamais, certaines retiennent l'attention, se fixent dans nos rétines voire rendent captifs ce qu'elles représentent. Confronté à l'installation *Les Otages*, on se demande qui sont ces trois personnes dont le portrait tressaille sous le défilement de ses multiples variations. Les cartels percuteés par une imprimante sans encre augmente encore un peu la confusion.

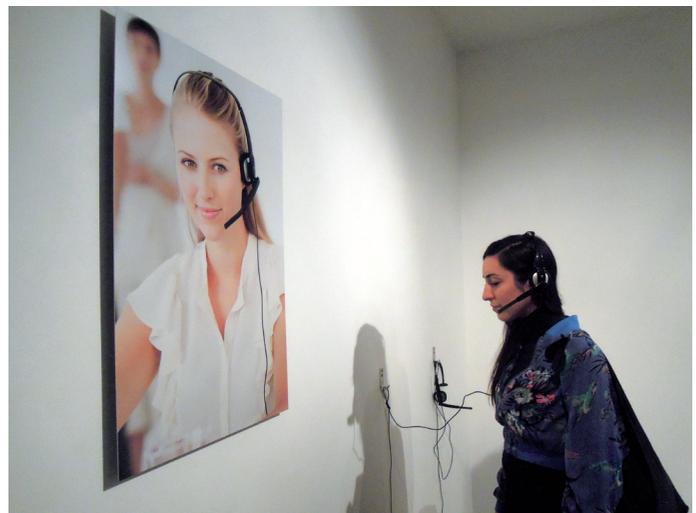
« Les visiteurs pensent souvent qu'il s'agit d'acteurs. Les gens connaissent ces visages mais sont la plupart du temps incapables de se souvenir du contexte dans lequel ils ont vu ces images qui ont énormément circulées. »

Ce sont en fait des photographies d'Hervé Ghesquière (journaliste retenu en otage en Afghanistan), d'Hussein Hanoun (fixeur de Florence Aubenas pris en otage en Irak en même temps qu'elle) et de Clothilde Reiss inculpée et emprisonnée en Iran.

« L'idée que j'ai voulu développer dans cette pièce, c'est que les otages sont doublement captifs pendant leur détention. N'étant pas connus avant cette médiatisation soudaine, ils n'ont pas pu maîtriser leur représentation et se retrouvent prisonniers d'une unique image. Sur chacun des écrans défilent toutes les images que j'ai pu récolter, dans l'ordre où je les ai trouvées. Elle semblent toutes similaires mais s'avèrent toutes différentes car elles sont retouchées pour s'adapter à



*Les Otages*  
Installation vidéo, écrans  
15 pouces, cartels,  
dimensions variables  
(images : Clotilde Reiss, Hervé  
Ghesquière, Hussein Hanoun)  
2014



*Claire Blandin*  
Impression numérique contrecollée sur aluminium, casques audio,  
lecteurs mp3, bande son, 70 x 43 cm  
2014



l'environnement médiatique dans lequel elles ont été réinjectées. »

Plus loin, on découvre Claire Blandin. Elle n'est pas otage. Son portrait bien campé sur sa cimaise dévoile une jeune standardiste, balayage blond et top blanc à volants. Propre sur elle, bien sous tous rapports, du genre de celles qui rigolent en faisant du *footing* ou en mangeant de la salade. Claire Blandin est un leurre, une image lisse qui s'achète pour 80 euros sur IstockPhoto.

« Quand on enfile un des micro-casques, identique à celui qu'elle porte sur la photo, on entend le témoignage d'une femme. Téléopératrice, la petite entreprise de matériel mécanique dans laquelle elle officie arbore sur son site le portrait de la bien-nommée Claire Blandin. Elle explique en quoi cette image a pu s'avérer clivante dans sa réception et violente au quotidien. Le récit fait la distinction entre la façon dont l'image est reçue par les équipes en interne et par les clients, entre l'imaginaire véhiculé et la bien lointaine réalité. Cette image est tellement trompeuse que lorsque j'ai commandé le même micro-casque pour réaliser l'installation, j'ai été surprise que ce casque ne dispose en fait que d'un seul écouteur. Lorsque le visiteur enfile le casque pour écouter le récit, un jeu d'identification s'instaure, le visiteur se retrouve lui-même dans la position d'une téléopératrice. »

## La Copie et les Copains

Dans son travail, Caroline Delieutraz a toujours montré un intérêt particulier pour la représentation de la figure humaine sur les réseaux en s'intéressant par exemple aux avatars par défaut. Au début de l'Internet communautaire, parmi toutes les voix, on entendait celles des craintifs, redoutant que le web et ses avatars n'entraînent une dépersonnalisation des individus.

« Pour *300 avatars par défaut*, j'ai d'abord collecté ces images

*Pink Brightness*  
Copie de Caroline Delieutraz  
<http://delieutraz.net/cc/brightness/>  
2013

×  
Basée sur l'œuvre :  
*Blue Brightness* de Antony Antonellis  
[www.anthonyanonellis.com/bluebrightness/](http://www.anthonyanonellis.com/bluebrightness/)  
2012

qui sont attribuées aux utilisateurs de forums de manière automatique s'ils n'en choisissent pas une, puis je les ai animées. Je voulais voir comment la figure humaine était symbolisée et comment ces avatars projetaient les caractéristiques des utilisateurs lambda supposé fréquenter ces lieux de sociabilité. »

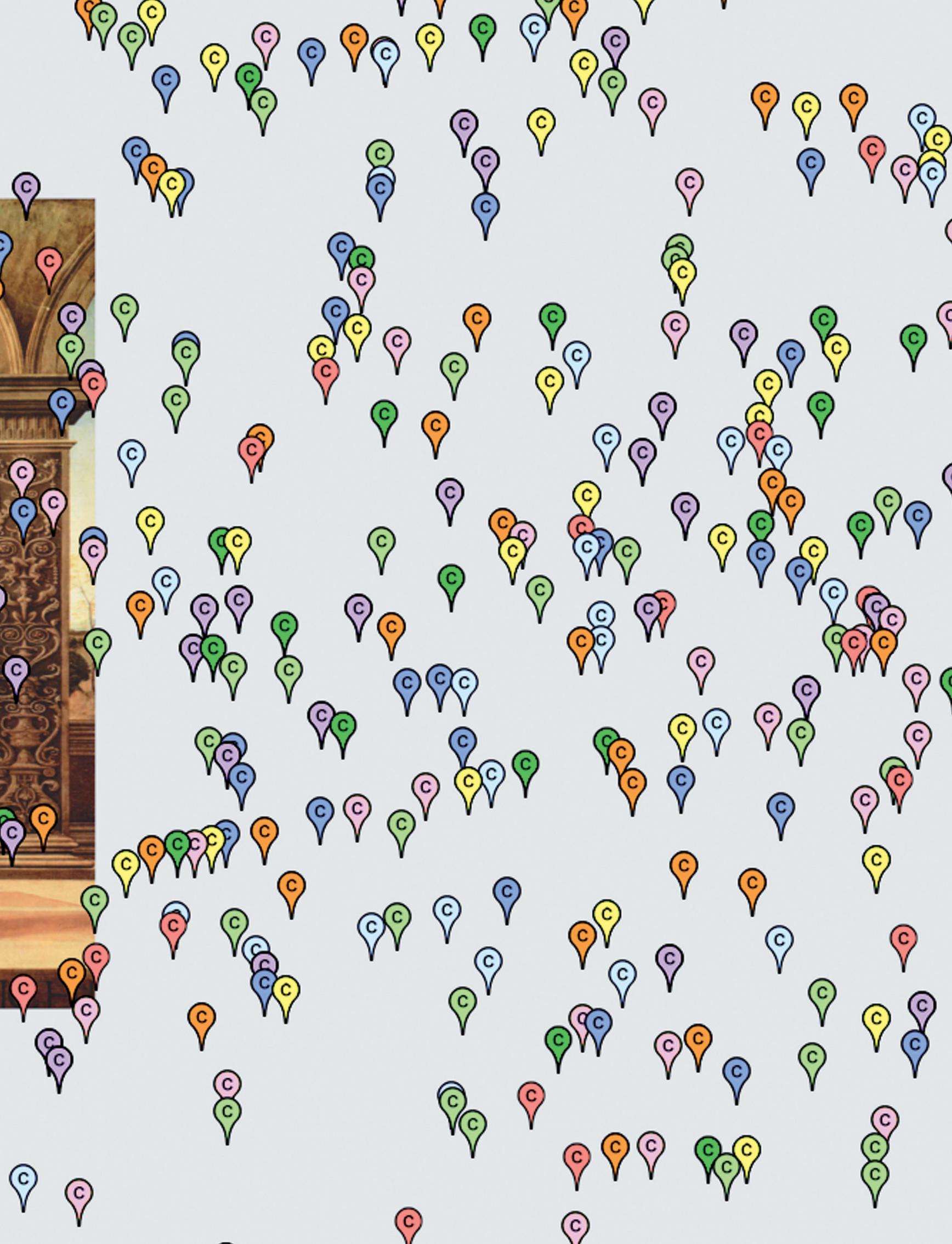
Cette pièce s'apparente à un gif animé accompagné, en guise de bande sonore, d'un brouhaha évoquant l'ensemble des conversations possibles. *300 avatars par défaut* évoque *2000 cliparts* d'Oliver Laric dont elle semble directement inspirée.

« Je m'intéresse beaucoup au travail d'Oliver Laric, un artiste qui travaille sur les questions de ré-appropriation et de *copyright*. Il a notamment réalisé une vidéo intitulée *Versions* qui cristallise toutes les préoccupations afférentes à la création. Elle traite de la manière dont les artistes et les créateurs en général s'inspirent les uns des autres. Il me plaît de m'engager dans une voie préalablement ouverte par un artiste, à partir d'une œuvre pour proposer un dispositif qui fait lui-même œuvre. »

Caroline Delieutraz aime à tisser une narration à partir de ses propres intuitions, d'images d'internautes et de références explicites aux artistes qui l'intéressent. Ce rapport à la citation revendiquée est inhérente à son processus créatif. On le retrouve par exemple dans le *Copie Copains Club*<sup>2</sup> qui est à la fois un regroupement d'artistes, une plateforme favorisant l'émulation et une licence créative.

« Par ce Club, Emilie Brout, Maxime Marion et moi souhaitons créer un espace de liberté au sein duquel les artistes puissent interroger leur propre rapport à la copie. (...) Ce sont des questions qui aujourd'hui prennent un sens nouveau au moment où Internet offrent un accès sans précédent aux portfolios des artistes et à la création en générale. Au sein du *Copie Copains Club*, une Copie est une œuvre qui se réfère explicitement à une autre. Le Club fonctionne de pair à pair dans le sens où chaque artiste du Club peut être à la fois copieur et copié. »





37



194



283



269



Pages 80 et 81  
*Marker Killer*  
 Copie de Caroline Delieutraz  
[www.delieutraz.net/ccc/marker-killer/](http://www.delieutraz.net/ccc/marker-killer/)  
 2012

×  
 Basée sur l'œuvre :  
*Marker Attack* de Julien Levesque  
[www.julienlevesque.net/markerattack/markerattack.html](http://www.julienlevesque.net/markerattack/markerattack.html)  
 2011

Page de gauche — *Deux Visions*  
 Pages du livre *La France de Raymond Depardon*,  
 captures d'écran de Google Street View  
[www.deuxvisions.net](http://www.deuxvisions.net)  
 Série en cours, depuis 2012

## Deux Visions

Une de ces œuvres les plus médiatisées à ce jour s'intitule *Deux Visions*, projet toujours en cours qui présente en dyptique une photographie de la France profonde immortalisée par Raymond Depardon et une image similaire capturée par les Google Cars pour Street View.

« *Deux Visions* est un travail sur la reprise autour du périple en France de Raymond Depardon. Je me suis servie du petit livre aux éditions Point deux compilant ses photographies comme un guide de voyage. J'ai jamais l'idée de marcher dans les pas de Depardon et de me balader dans des paysages tout à fait banals. Je l'ai d'abord fait pour le jeu, pour résoudre l'énigme du lieu. »

« Ce qui est étonnant, c'est que l'on obtient deux images assez semblables alors que l'on a affaire à deux dispositifs totalement différents. Il y a un fossé entre le dispositif mis en place par Google et le procédé de Depardon. Depardon s'est engagé dans une documentation de la France des sous-préfectures dans ce qu'elle a de moins exotique pour faire des portraits de lieu tout en revendiquant sa subjectivité dans le choix de ses vues. Sa démarche est proche de celle de Walker Evans et des missions photographiques comme la Datar à laquelle il a participé. Google Street View n'a pas de regard critique, il embrasse tout d'un coup. »

L'autre détail qui marque quand on compare les deux images c'est de voir que Google crédite ces vues, faisant hésiter entre le démonstratif et le possessif. Le moteur de recherche appose parfois plusieurs logos sur la même image s'appropriant le paysage tandis que l'œil de l'artiste reste en retrait.

Quand Depardon fait le vide autour de lui ou s'arrange pour que les individus soient méconnaissables dans leur pose, Google ne fait pas de distinction floutant tout ce qui ressemble à une figure humaine — même les enseignes publicitaires aux soleils anthropomorphiques n'échappent pas au systématisme infailible de l'algorithme.

« On ne sait pas vraiment combien d'années séparent les photos qui se confrontent et on ne peut pas vraiment le savoir, c'est un peu comme un jeu des sept erreurs. Raymond Depardon a sillonné la France entre décembre 2004 et février 2010 et les Google Cars ont été mise en circulation en 2008. Donc si ça se trouve, ils se sont croisés sur la route ! »

On se prend alors à rêver que, quelque part dans le monde de Street View, se dissimule l'image d'un homme installant son trépidé comme un chevalet au bord d'une route communale.

Remerciements à Rosario Caltabiano.  
 1 — [www.delieutraz.net](http://www.delieutraz.net)  
 2 — [www.copie-copains-club.net](http://www.copie-copains-club.net)